

Enquête sur l'étrange



**Lo!** Le second  
livre des damnés

**Charles Fort**

Traduit de l'américain  
par Claudie Bugnon  
(texte intégral de *Lo!*)

**CHAPITRE 4 DE LA PARTIE 2  
(LES INONDATIONS)**

JOEY CÔRNU  
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Fort, Charles, 1874-1932

Lo! : le second livre des damnés.

Traduction de: Lo!

« Enquête sur l'étrange ».

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-922976-34-2

1. Sciences – Miscellanées.

2. Curiosités et merveilles. I. Titre.

Q173.F6714 2013 502 C2013-940167-9

Direction de l'édition et traduction: Claudie Bugnon

Couverture: Studio Gougeon

Correction d'épreuves: Frédéric Tremblay, Antoine Joie

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2013, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN: 978-2-922976-34-2

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples, les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2013:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit  
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

*Des phénomènes extraordinaires surviennent et  
l'assimilation aux explications classiques les aseptise.  
Et plus ils sont aseptisés, mieux le monde se porte.*

Charles Fort

On a dit de Charles Fort que c'était un auteur inclassable, un visionnaire, un érudit, un dynamiteur de dogmes et un empêqueur de penser en rond. Ajoutons que c'est aussi un personnage attachant : sa prose est magnifique ; son humour impayable ; sa curiosité ample comme sa mémoire. Le père de l'insolite a vécu dans le dénuement pour avoir choisi de consacrer ses ressources intellectuelles et matérielles à dépoussiérer des trésors d'information sur ce que nous appelons la *réalité*. Beaucoup l'ont encensé, d'autres l'ont roué sur la place littéraire, l'accusant de sensationnalisme. Pourtant, des anomalies se produisent. Il fallait les exhumer, les étudier pour mesurer les liens qu'elles peuvent entretenir entre elles et avec nous. Protéger l'intégrité des données, comme certains protègent les humains, les animaux et la nature, c'est la mission que Fort s'était dévolue ; ce savoir n'est-il pas essentiel à la pensée critique ?

*Lo!* a été rédigé à l'aide d'une machine à écrire fatiguée. Parfois à la lumière des chandelles. À jeun, la bière maison de Fort étant généralement éventée. Avec la conviction de participer à une évolution. À une époque où la première traversée de l'Atlantique en avion monoplace venait d'être réalisée. Ce travail a nécessité le recouplement à la main de 60 000 notes, grâce à un ingénieux classement dans 39 cartons à chaussures. Ce n'est pas un livre, c'est un gratte-ciel de matière à émerveillement.

Entre crochets, quelques corrections apportées au moyen des outils de recherche modernes. Quelques notes de bas de page pour éclaircir des moments d'époque. « J'offre les données, à vous d'en disposer », a dit Fort. Régalez-vous.

C.B.

## Table des chapitres

### Partie 1

1 – En apéritif, mise en bouche de faits bizarres .....	9
2 – Et si notre existence était un vaste organisme? .....	24
3 – Comme un œuf nourri par l’enveloppe .....	28
4 – Des mondes perméables aux échanges .....	33
5 – Téléportation de cailloux, d’eau, d’essence .....	61
6 – Statues qui suintent et écoulements de ferveur .....	70
7 – Mystérieuses apparitions animales .....	82
8 – Et en avant les suppositions dans le vide .....	105
9 – Joyeuse procession de monstres .....	112
10 – Apparitions lumineuses dans des cieux locaux .....	136
11 – Lumières voyageuses dans le ciel de Grande-Bretagne .....	143
12 – Disparitions d’humains à bord de navires intacts .....	152
13 – Mystérieux meurtriers invisibles .....	166
14 – Exaltation religieuse et survenue de bêtes meurtrières .....	175
15 – Imposteurs ou visiteurs? .....	202
16 – Histoires de disparitions abracadabrantesques .....	223
17 – Découverte d’humains sortis de leur nature .....	231
18 – Des pans d’existence fissurés? .....	242
19 – L’étrange histoire de Kaspar Hauser .....	253

### Partie 2

1 – Enflures astronomiques .....	269
2 – L’adaptation, un échange de bons procédés? .....	300
3 – Avalanches d’insectes... mais en provenance d’où? .....	312
<b>4 – De l’eau et encore de l’eau... à en vider l’espace .....</b>	<b>329</b>

### Partie 3

1 – Séismes sous des cieux agités .....	354
2 – Embrasements célestes et retombées terrestres .....	367
3 – Chutes météoriques et activité volcanique .....	378
4 – Naissances stellaires, morts humaines .....	397
5 – Encore des catastrophes annoncées .....	411
6 – Les cieux sont actifs .....	429
7 – De quoi rêver à Stellande .....	439
8 – Révolte contre les notions classiques .....	444
9 – L’heure des élévations et des apaisements .....	461

## Chapitre 4

### De l'eau et encore de l'eau... à en vider l'espace

Par un après-midi sans histoire, le conducteur d'un camion à cinq chevaux longea une crique asséchée quand, soudain, une trombe d'eau chargée de gros cailloux s'abattit dans la ravine. Un homme, un camion et cinq chevaux furent mortellement projetés contre des arbres (*Melbourne Age*, 21 janvier 1869).

Dans le comté de Rawlings, au Kansas, une femme traversait un cours d'eau asséché à bord d'une carriole. C'était l'été, il faisait beau. Soudain, un déluge éclair démembra la carriole. On ne retrouva que des lambeaux de vêtements et des têtes de chevaux (*New Orleans Daily Picayune*, 6 août 1893).

Dans la ville de Villacañas, près de Tolède en Espagne, les habitants dormaient. Soudain, la ville fut attaquée par des arbres. Des troncs percèrent les murs, des racines étouffèrent des gens. Les eaux déchaînées du ciel venaient littéralement de soulever une forêt (*Philadelphia Public Ledger*, 16 septembre 1893).

Par une belle journée claire près de Pittsburgh, en Pennsylvanie, un soudain châtiment du ciel s'abattit sur les gens. C'était un formidable bloc d'eau. Un kilomètre plus loin, cependant, il ne plut pas une goutte. Une rivière fantôme était revenue hanter les humains, renversant wagons, brisant ponts et inondant lieux pour ne plus laisser derrière elle qu'une scène d'embarcations pêle-mêle (*New Orleans Daily Picayune*, 11 juillet

1893). Qui admet la doctrine moniste comprend qu'on ne peut tracer de démarcation nette entre les débordements humains et les débordements célestes.

Ces extravagances du ciel sont mystérieuses. Les météorologues en font l'étude sous l'angle météorologique. Cela semble logique... et donc suspect. C'est là le travers de toutes les sciences: les scientifiques sont scientifiques. Ils sont inorganiquement scientifiques. Un jour il se fera peut-être de la science organique, c'est-à-dire de la science qui s'attache à l'interprétation des phénomènes en tenant compte de l'ensemble organique qui forme l'existence.

Si notre existence est un organisme, dans lequel tous les phénomènes sont en contiguïté les uns avec les autres, il en va de même pour les rêves; ils ne peuvent être totalement distincts des faits qualifiés de réels. Et parfois, dans un cauchemar, un chaton devient dragon. Dans le comté anglais de Lincoln se trouve la ville de Louth. Le 29 mai 1920, la rivière Lud, que l'on a dit être un ruisseau, connue d'ailleurs sous le nom de « ruisseau Tennyson », murmurait comme à son habitude. Ou peut-être qu'elle chantait...

D'un air plus enjoué, la petite chose s'était subitement gonflée de six mètres en hauteur. Sa croissance brutale avait bousculé les maisons de Louth, avalant du coup 50 d'entre elles. Quelques heures plus tard, entre les rives qui retenaient les débris des demeures et les corps de 22 personnes, devant des centaines plus fortunés, mais néanmoins sans logis, le ruisseau reprenait son cours et son gazouillis habituel.

Les publications scientifiques du début de 1880 ont relaté un fait de la manière scientifique usuelle, c'est-à-dire en l'analysant comme un événement isolé.

On avait dit qu'une « trombe marine » s'était jetée sur l'île de St. Kitts, dans les Antilles britanniques. Un mur d'eau avait fendu l'île, emportant des maisons ainsi que 250 personnes. Ç'avait été comme une main griffue, empoignant la vie et la noyant.

Je ne doute pas que des trombes et des déluges puissent survenir brusquement, mais je crois aussi que trombes et déluges soudains offrent une explication bien commode lorsque l'on peine à expliquer un événement anormal; on ramène l'inconnu au classable, dans une espèce de souci du décorum, ou par paresse scientifique. Certaines sciences élégantes sont des modèles de bonne conduite et de tranquillité, économisant leurs efforts, confiant les charges plus lourdes aux épaules d'un poissonnier.

Du point de vue moniste, il est logique que je possède moi-même quelques traits météorologiques. Depuis les bibliothèques que je fréquente s'élèvera donc une tempête de données, révoltées de leur confinement. Elles hanteront les esprits, elles brandiront les catastrophes comme des trophées.

La « trombe » à s'abattre sur St. Kitts – comme s'il s'agissait d'un phénomène isolé, disais-je tantôt – ne ressemblait à rien de connu. Pendant que cette supposée trombe se vidait sur St. Kitts, un déluge sévissait sur l'île de Grenade, « comme il n'avait jamais plu de toute l'histoire de l'île ». Grenade se trouve à 480 kilomètres de St. Kitts (*The West Indian*, 3 février 1880).

J'ai trouvé de l'information complémentaire dans une autre source. Vers 11 h le 4 janvier, la ville de Roseau plongeait en pleine obscurité. Les gens dehors s'étaient soudain trouvés dans le noir. Dans les maisons, les habitants avaient littéralement entendu la nuit tomber :

elle était tombée si brusquement que des toits avaient été endommagés. La nuit en plein jour avait amené son lot de boue, et avec la boue arriva le déluge.

Brusque gonflement de la rivière Roseau, puis les choses de se corser. La rivière, qui pouvait tout laisser échapper, puisqu'il s'agissait d'une île, avait fait des barrages d'ânes et des digues de chèvres. Elle en semait partout dans les rues noircies de la ville.

Dans le district des Boiling Lakes, en Dominique, il y avait eu éruption de boue au moment du déluge, déluge semblable à celui qui allait tomber sur St. Kitts huit jours plus tard. De mémoire d'homme, il n'y avait jamais eu d'éruption à cet endroit.

Dans les mois précédents, il s'était produit ailleurs aux Antilles une catastrophe similaire à celle de St. Kitts. En effet, le 10 octobre 1879, l'île de Jamaïque avait connu un déluge tel qu'une centaine de personnes avaient péri noyées (*London Times*, 8 novembre 1879). Des morceaux d'île partaient vers la mer, transportant des jungles – billots d'acajou, arbres, arbrisseaux, chèvres, bovins et moutons. Les navires qui abordaient dans l'île traversaient des nappes d'un nouveau genre: les passagers voyaient flotter des écheveaux d'arbres et de corps humains. Au travers des branches, des visages bourgeoñaient.

Dans les mois précédents, les provinces espagnoles de Murcie et d'Alicante avaient connu une épouvantable sécheresse, situation qui avait poussé les habitants à chercher refuge en Algérie. Que nous fassions ou non le lien entre les désespérances nourries de prières et la situation, cela n'empêche pas qu'était survenu un déversement aussi ample que la nécessité. Le 14 octobre, le ciel inondait ces contrées parcheminées. Prières



exaucées? Cinq villages avaient été anéantis, 1 500 personnes avaient péri (*London Times*, 20 octobre 1879).

En Colombie, dans des lieux qui semblaient géographiquement liés à l'Espagne et aux Antilles, un déluge et une crue éclair s'étaient produits en décembre. La rivière Cauca avait pris des proportions extraordinaires dans un laps de temps record, de sorte que les riverains étaient restés prisonniers de leurs maisons. C'était le 19 du mois.

Le jour d'après, la terre tremblait au Salvador, près du lac Ilopango. Ce lac remplissait le cratère d'un volcan présumément éteint. Je puise l'information dans un journal du Panama :

Le 31 décembre, quatre jours avant que survienne la tragédie en Dominique, la terre avait été secouée au Salvador; au centre du lac Ilopango avait émergé un cône rocheux. Un déluge était tombé du ciel au point de faire déborder les puisards de rue. Des puisards s'écroulaient dans la terre mouvante. Les prières des habitants étaient sans doute tombées dans l'oreille céleste d'Épilepsie. De la boue se déversait sur les convulsions. Une île volcanique poussait dans le lac Ilopango, expulsant l'eau dans des jets féroces. La Gorgone s'installait, projetant ses serpents noirs dans des torrents tout aussi sombres (*Panama Daily Star and Herald*, 10 février 1880).

Tout cela avait commencé le 10 octobre et s'était perpétué jusqu'aux événements de St. Kitts, un déluge après l'autre s'abattant sur une zone terrestre particulière...

Le réservoir d'une constellation en rotation autour de la Terre s'était vidé en vagues successives sur une bande terrestre. Ce sera inconcevable dans l'esprit de

la majorité d'entre nous. On nous a enseigné que ces étoiles que nous voyons tourner autour de la Terre ne tournent pas.

Toutes ces données se rapportent finalement à des hécatombes incompréhensibles aux humains, et qui le resteront tant que les poissonniers fourniront malgré eux l'explication habituelle, tant que l'on ne sentira pas le pouls d'un vaste système d'irrigation. Un pouls sensible aux émotions humaines et aux émotions élémentaires des terres.

Un espoir surgit dans un esprit, puis tourne au désespoir... Ou ce sont des régions fertiles de l'Amérique du Sud soudain brûlées par un tranquille volcan... Ou ce sont des plaines promises à de belles récoltes qui se teintent de désolation et se mouillent de larmes. Une île pousse dans l'océan et se dresse de ses palmiers. Nouvelles convulsions terrestres, et la fange sublime du fond des océans bouche des aspirations naïves. Dans leurs tremblements, des terres ont replié leurs champs et étouffé leurs forêts.

Chaque catastrophe a été expliquée par des scientifiques métaphysiciens tel un événement isolé. Les scientifiques sont de petits métaphysiciens en train de se berner. Ils cherchent le général dans le local, limités par leurs énoncés voulant – à un minuscule détail près, en plus ou en moins – qu'ils aient trouvé le tout de l'explication. Je suis prêt à accepter l'idée qu'il puisse y avoir une Totalité superphénoménale, mais non qu'il puisse exister des phénomènes qui sont des tous. Il se pourrait que l'idée répandue que Dieu existe, ou que l'Esprit existe, soit la conséquence de déceptions suscitées par les tentatives ratées d'expliquer un déluge de coccinelles, et de lui donner ainsi l'apparence d'un

tout. Ou d'expliquer un déluge sur St. Kitts, et de lui donner ainsi l'apparence d'un tout. Peut-être vaudrait-il mieux raisonner par l'absurde: il existe peut-être un Ensemble – possiblement un ensemble parmi d'innombrables ensembles du cosmos –, en marche vers un achèvement ou l'idée que nous nous faisons d'un achèvement, instaurant localement la conscience d'un état autonome, ou d'une créature autonome dans la limite de ses propres phénomènes, investie dans une tentative de former un Tout.

Il y a eu averses d'étangs. Des cieus d'azur sont tombées des hampes d'eau, dorées dans les rais du Soleil. De l'éclat des étoiles ont parfois jailli de soudaines colonnes d'eau sombre. Des temples d'eau – leurs colonnades et voûtes obscures se révélant dans la fureur des éclairs – ont dressé leurs façades de marbre vaporeux. Des nuits se sont faites grottes, menaçantes de leurs stalactites liquides.

Ce furent des arrosages.

Mars 1913.

Les météorologues étudient les phénomènes atmosphériques sous l'aspect météorologique. Les météorologues ont été surpris.

Le 23 mars 1913, un quart de million de gens avaient dû fuir leurs demeures. En Ohio, des torrents tombaient du ciel, des rivières se gonflaient. Les inondations de Dayton étaient particulièrement dévastatrices.

Embouteillages de cadavres dans les rues de Dayton devenues canaux. Le vent sifflait, hélait des taxis qui s'arrêtaient docilement. Il faisait nuit et les rues s'écoulaient comme de l'encre, tachant tout ce qui était, emportant au loin tout ce qui n'avait jamais eu auparavant le luxe de voyager. Des wagons de tramway

descendaient les pentes, des hommes tentaient de monter à bord, eux à qui on n'avait jamais permis un passage gratuit. Puis, dépêche ultime de Dayton: «Dayton plongée dans le noir.»

Les 23, 24 et 25 mars, un ciel rempli d'eau s'était assis sur les monts Adirondacks. Puis il avait glissé, déchirant ses pantalons sur une arête, et bientôt les lampadaires disparaissaient dans les rues de Troy et d'Albany. Écriture d'un autre roman tragique à Paterson, au New Jersey... Ce qu'on appelle une averse torrentielle avait crevé sur la cheminée d'une usine et des pages et des pages de rues avaient été cochonnées de messages obscènes: tripes de chevaux et autres frivolités du genre. La liste des morts, à Columbus en Ohio, devait approcher des mille noms. Le niveau de la rivière Connecticut avait rapidement monté. Même chose pour le fleuve Delaware, à Trenton au New Jersey: plus de quatre mètres au-dessus de la normale.



Inondation au centre-ville de Dayton, en mars 1913.

Le 26 mars, à Parkersburg, en Virginie Occidentale, les gens qui cherchaient leurs voisins pagayaient devant les fenêtres des deuxièmes étages. Si les citoyens avaient garni leurs celliers comme on le fait de nos jours, la demande aurait été forte pour des plongeurs. De nouveaux lacs s'étaient formés au Vermont. L'État de l'Indiana était devenu une mer intérieure. « Fermiers surpris en pleine sieste. » Des surprises partout, peut-être que partout on faisait la sieste. Si la science se trouvait quelque part, elle donnait un bel exemple de comment faire la sieste. Des inondations au Wisconsin, des inondations destructrices en Illinois et au Missouri.

Le 27 mars, le Bureau météorologique émettait des avis de tempêtes (*New York Tribune*, 28 mars 1913).

Avant ce vaste déluge, les spécialistes n'avaient rien eu à dire. Certains d'entre nous voudront savoir ce qu'ils avaient à dire après le fait. Ils l'avaient dit dans la revue *Monthly Weather Review* d'avril 1913.

L'histoire « du tout » y est racontée. L'histoire est racontée comme si des pluies exceptionnelles étaient tombées uniquement « en Ohio et dans quatre États voisins ». En parcourant les comptes rendus de la revue, le lecteur pense – comme il lui faut penser – que des pluies extraordinaires ont touché une petite région de la Terre, se détournant de régions autre part, se disant qu'ailleurs le soleil a brillé plus que de coutume et qu'il y a eu là des évaporations inhabituelles.

Au Canada? Ce n'était pas là que le soleil brillait. Il y pleuvait des cordes glaciales, et les arbres et les fils de télégraphes canadiens se couvraient de verglas... Les centrales d'énergie étaient inondées, les villes plongées dans le noir... Des forêts s'écroulaient sous le poids de la glace. La Californie était elle aussi noyée. Des torrents

tombaient du ciel dans les États de Washington et de l'Oregon. Des chutes de neige sans précédent recouvraient les États du Nouveau-Mexique et de l'Oklahoma. Déluges en Alabama et inondations en Floride.

« Ohio et quatre États voisins », avait-on écrit.

Des pluies diluviennes en France et ailleurs en Europe.

En Espagne, près de Valence, il y avait eu une étrange représentation nocturne. Il s'était produit une averse de gros grêlons telle que des procès avaient dû être reportés. Écllosion d'une tragédie dans un ciel noir, se déversant dans l'entonnoir d'une trombe... On marchait avec appréhension sur des œufs de glace au ras des fenêtres de voiture. Bref, près de Valence, une chute de grêlons avait formé un tapis épais d'un mètre et avait stoppé le trafic ferroviaire. Où étaient donc le soleil et le temps sec?

Afrique du Sud... long métrage pour resservir de vieux épisodes. Réinterprétation de la série *The Clutching Hand*\*. Des chargements d'eau s'étaient déversés sur Colesburg, Murraysburg et Prieska. Le volume de l'un de ces déversements représentait l'équivalent du dixième de la somme annuelle des pluies pour le pays.

De la neige sur les Andes deux mois avant la saison. Des inondations au Paraguay causant des déplacements de population. Des navires de l'État apportant des vivres aux sinistrés. Puis le fleuve Uruguay de gonfler subitement.

N.D.T. : Série de romans policiers portée au cinéma, dans laquelle un détective tente de résoudre la disparition du Dr Paul Gironda, un savant ayant élaboré une formule pour fabriquer de l'or.

Pluies diluviennes aux îles Fidji. En Tasmanie, pluies supérieures de 26 % par rapport à la normale.

Le premier jour des inondations en «Ohio et quatre États voisins» (soit le 22 mars) commençait une série d'orages électriques exceptionnels en Australie. Il y avait eu un blizzard avec de fortes pluies en Nouvelle-Galles-du-Sud. Dans le Queensland, la poste avait stoppé en raison des inondations.

Nouvelle-Zélande: «Le pire désastre dans toute l'histoire de la colonie!» (*Wellington Evening Post*, 31 mars 1913.)

Les cours d'eau auparavant paresseux s'étaient emportés dans une rage qui formait des moutons... de véritables moutons, cette fois. Peut-être existe-t-il un être éternel et tout-puissant que l'on nomme Dieu, et peut-être que l'hécatombe de moutons ne montrait que la pointe de ses moustaches retroussées de colère. Toujours est-il que dans les villes, la sauvagerie ne connaissait pas de frontières. Les inondations avaient affiché leur caractère anarchique; des vitrines de commerçants avaient été brisées par des corps d'animaux sacrifiés, parés de rideaux de dentelles, de soies et de rubans. On pouvait entendre les torrents du fleuve Mataroa pousser des «cris terribles». Les bovins s'y noyaient en grand nombre, leurs cornes perçant des flots en pleine émeute, fanfare de protestations comme il s'en trouve sur nombre de campus du monde.

«Ohio et quatre États voisins.»

Un petit coup de ciseaux sur le Paraguay, et un petit coup de ciseaux à la Nouvelle-Zélande; un autre à l'Afrique du Sud et pourquoi pas à tout ce qui dépasse de la théorie. Celui qui a écrit que la plume est une arme

plus redoutable que l'épée a nettement sous-estimé la puissance des ciseaux.

D'où venait toute cette eau? Il nous aurait fallu un compte rendu de l'Amérique du Nord et de quatre continents voisins pour s'en faire une idée.

Des fruits qui se transformaient en projectiles dans des vergers venteux de Nouvelle-Zélande. Des glaçons qui s'entrechoquaient dans les rues de Montréal. Des palmiers qui ployaient sous la pluie du Paraguay. Des pins qui jouaient aux perce-neige dans l'Oregon... La nuit, la Terre se transformait en gouffre scintillant, constellation ténébreuse résonnant de cris d'effroi. J'ai dans l'idée que l'océan à l'origine des déluges terriens avait une taille constellationnaire. Orion ou Taureau s'était peut-être vidée.

Disons qu'un lieu, en Chine par exemple, éprouve un grand besoin d'eau, et que dans le reste de l'organisme se trouvent des réserves, il est concevable qu'un mécanisme de compensation s'enclenche, tout comme besoins et réponses aboutissent à la stabilisation chez les organismes et sous-organismes que nous connaissons à notre échelle.

Les besoins d'un chameau... ses réserves... ses apaisements.

L'hibernation de la marmotte et son maintien grâce à ses réserves.

Lors d'une réunion de la Société royale de géographie, le 11 décembre 1922, Sir Francis Younghusband a relaté le cas d'une grande sécheresse dans l'Ouest de la Chine, en août 1906. Le premier magistrat de Ch'ung-Ch'ing avait prié pour que tombe la pluie. Il avait dû redoubler de ferveur. Puis sa ferveur avait décuplé. Enfin, il s'était mis à pleuvoir. C'est alors que ce qu'on appelle



une « trombe d'eau » s'était abattue du ciel. Bon nombre d'habitants avaient péri noyés.

Comme je vois les choses au sens organique, les humains et les forêts et les lacs qui s'assèchent expriment des besoins et appellent des réponses. Le vocable « prière » comprend, je pense, les paroles qui sortent de bouches souffrantes et le bruissement de la végétation grillée. Des réponses étaient parvenues. À cela, deux explications, l'une étant que Dieu est miséricorde. Pour se faire une opinion, on évaluera les données. La deuxième est qu'un vaste Organisme veille à son homéostasie.

Le gouvernement britannique a mis en œuvre des moyens extraordinaires pour l'approvisionnement en eau de l'Égypte. Il aurait peut-être mieux valu pour les Égyptiens d'introduire chez eux des arbres et des religieux influents. Mais à bien y penser, les religieux sont éminemment éloquents, et peut-être que pour parler à Dieu, des tuyauteurs moins excitables inspirent davantage la modération.

Annuellement, les chutes de pluie dans le Norfolk, en Angleterre, sont d'environ 740 millimètres. Dans le *Symons's Meteorological Magazine* de 1889 (p. 101), Symons confirme ces pluies annuelles de 740 millimètres, puis passe au sujet d'autres pluies, celles-là de 508 à 610 millimètres entre les 25 et 28 mai 1889 en Nouvelle-Galles-du-Sud, et d'un plus gros déluge encore – de plus de 864 millimètres – les 29 et 30 du mois, qui a dévasté Hongkong. Symons met en évidence ces deux lacs qui tombent du ciel à des milliers de kilomètres de distance, disant qu'il pourrait s'agir d'une coïncidence, ou pas, et qu'il préfère laisser le soin aux autres d'extrapoler sur ce sujet. Je souligne ici qu'un

météorologiste semblait trouver difficile à expliquer en termes usuels la survenue de deux trombes d'eau pour ainsi dire simultanées – seulement deux, a-t-il dit –, bien que distantes l'une de l'autre.

La volonté d'extrapoler a mis du temps à germer.

Lorsque je suis apparu, le temps était peut-être mûr; j'avais accès aux journaux australiens. Ceux de Sydney rapportaient d'ailleurs la trombe sur la Nouvelle-Galles-du-Sud. C'est là que je me suis rendu compte que tout le reste de l'Australie avait laissé aux autres le soin d'extrapoler... ou bien on m'attendait là aussi, survenue plus que mûre, encore une fois. Ce n'était pas un simple déluge, mais des colonnes d'eau qui étaient tombées sur la ville d'Avoca, dans les highlands de Victoria. Dans le quotidien *Melbourne Argus*, on s'était rangé du côté de la terminologie: « une trombe d'eau » s'était formée. En Tasmanie, par ailleurs, des inondations sévissaient à grande échelle. Les champs giboyeux formaient dorénavant des piscines.

Il y avait eu de grandes sécheresses en Australie et les inondations avaient, au début, soulagé bien des souffrances. Quant aux déluges qui noyaient la Chine, et ceux-là m'interpellent davantage, ils avaient tout pour surprendre.

C'était une époque où la sécheresse et la famine torturaient la Chine. Dans les régions les plus pauvres du pays où l'on disait le cannibalisme encore pratiqué, femmes et enfants étaient mis en vente. Les parents s'échangeaient les enfants, puisqu'il est apparemment impossible de se résoudre à se nourrir de sa propre chair (*Homeward Mail*, 4 juin 1889).

Sur des besoins inimaginables s'était étendu un soulagement d'égale mesure. À Hongkong, des maisons

s'écroulaient sous le poids de l'apaisement. La fureur de la miséricorde défigurait les rues de la colonie. Le peuple avait prié pour que vienne la pluie, et la pluie de venir. La providence avait entendu Hongkong et la morgue se remplissait. À Canton, on s'était incliné devant l'efficacité de toutes ces prières, mais arrive un temps où il est difficile de faire reculer l'efficacité. Providence et modération ne font pas nécessairement bon ménage. De sorte que la crue des eaux à Canton racontait l'efficacité catastrophique des prières. Il fallut des mois et des mois pour tout reconstruire.

Montrez-moi un homme affamé, je ne le verrai pas. Montrez-moi le seul homme affamé, je passerai sans doute mon chemin. Mais montrez-moi le seul homme affamé au bord de l'agonie, et je courrai à l'épicerie pour le gaver. Je lui enfournerai du pain dans la bouche, et de la purée dans les yeux et les oreilles. Puis je lui ferai encore ouvrir la bouche et lui arracherai peut-être les dents pour lui permettre d'en avaler davantage. Chaque être humain – à moins que ce ne soit que moi? – a tendance à la divine démesure.

Quand je vais à la bibliothèque, je demande les journaux du monde. Aucun indice qu'il soit survenu autre chose du genre à ce moment – il n'y a rien dans les publications scientifiques de l'époque, et Symons n'a pas soufflé un mot de plus sur cette question – il y a des armes de trait plus fortes que la plume – et j'ai soudain le réflexe de chercher des corrélations, habitué que je suis à devoir les débusquer.

En Allemagne, la sécheresse était si extrême qu'on avait organisé des prières publiques. Soudain, des « trombes d'eau » étaient tombées du ciel et les gens qui ne savaient pas quoi faire de mieux s'étaient précipités

à l'église. Bilan : une centaine de morts (*Liverpool Echo*, 20 mai 1889).

Au même moment, des gens retrouvaient confiance à Smyrne [auj. Izmir]. Puis il s'était produit une nouvelle tragédie apaisante.

Grandes sécheresses en Russie. Des prières et des prières, puis des trombes d'eau au Bengale et sur l'île de Java (*Straits Times*, 6 juin 1889). Au Cachemire et au Punjab, des orages violents et des tremblements de terre simultanés (*Calcutta Statesman*, 1<sup>er</sup> et 3 juin 1889). En Turquie, la détresse s'amplifiait, mais au milieu de cette affliction et de ces vénération, l'efficacité faisait tout à coup ses preuves, répandant bienfaits et misères. Des secousses sismiques avaient précédé et accompagné les déluges (*Levant Herald*, 4 juin 1889).

Dans les traités de météorologie classiques, on n'admet aucun lien de logique entre les sécheresses et les pluies diluviennes. Mes données concernent pourtant des sécheresses de grande envergure et des pluies démentielles. De chaque côté de ces images qui ont défilé, une possibilité : soit un Dieu tutélaire qui pourvoit, soit rien. Quiconque aura parcouru avec moi le chemin de ces chroniques voudra peut-être envisager un intermédiaire. En mai 1889, la Terre souffrait de partout... et des masses d'eau étaient venues de quelque part. Au sens organique, je suis d'avis qu'il existe un principe de Téléportation fonctionnelle, ou, en d'autres termes, de supermanifestations de ce qui, parfois, prodigue une ondée isolée sur un arbre de l'Oklahoma.

Éruptions volcaniques sur Terre au moment de déluges... et peut-être que dans une contrée stellaire il y avait également eu éruption. En mai 1889, en France,

le 31 pour être précis, un coucher de soleil très singulier avait été observé : c'était un arc de « lueurs secondaires » généralement observable après une éruption volcanique. Aucune éruption volcanique terrestre n'avait été rapportée, cependant. On pourrait penser que les particules provoquant le phénomène étaient parvenues d'un lieu qui n'était finalement pas à des millions de kilomètres de distance.

Autres décharges, peut-être... des pluies rouges du ciel de Cardiff, au pays de Galles (*Cardiff Western Mail*, 26 mai 1889). De la poussière rouge tombant sur les îles d'Hyères, sur la côte méditerranéenne française (*Levant Herald*, 29 mai 1889). Chute d'une substance mystérieuse pendant plusieurs heures... particules cristallines roses et blanches (*St. Louis Globe-Democrat*, 30 mai 1889). Averse de poussière sur le Dakota, pareille à une tempête de neige (*Quebec Daily Mercury*, 25 mai 1889).

Festivités monstrueuses en Grèce, assassinats en grande pompe. Des rivières formaient des guirlandes, dessinaient des vignes chargées de grappes de bovins.

Les États malais buvaient aussi au goulot. Les mines de Kamunting étaient autant de bouches pour engloutir les inondations (*Penang Gazette*, 24 mai 1889). Aux Bahamas, où la sécheresse avait ruiné les récoltes, il avait plu jusqu'à plus soif. D'autres îles des Antilles s'étaient offert pareilles beuveries et je vais finir par me ranger du côté des prohibitionnistes. Orgies donc en Grèce comme à peu près partout – la Terre s'était soulée d'eau. J'ai fait l'expérience – l'autosuggestion est parfois utile –, on peut presque friser l'ivresse sous un robinet. Tanger, au Maroc, « aux prises avec les misères de la sécheresse », avait reçu des pluies diluviennes autour du 1<sup>er</sup> juin. Sécheresse au Belize, suivie d'averses profuses les

1<sup>er</sup> et 2 juin. Averses exceptionnelles à l'île de Sainte-Hélène, selon les journaux locaux. Tremblement de terre à Jackson en Californie... suivi le lendemain d'un déluge qui avait fait se rompre un barrage. Moi-même, je me sens en pleine beuverie; des bibliothécaires déversent sur ma table des piles de journaux du globe. Sur l'île de Chypre, un lac était tombé du ciel et le fleuve Pedieos s'était gonflé si vite que les habitants de Nicosie avaient tout juste eu le temps de lui échapper. Torrents au Sri Lanka. Le 4 juin, fin d'une sécheresse de plusieurs semaines à Cuba. Fin de la misère aride au Mexique... Un Jack l'Éventreur frappait de là-haut. Des plantations emportées, des villes mutilées, et un cours d'eau enflé à [Huejutla] qui avait fini par se rétracter, laissant les rues jonchées de cadavres.

Et Symons, en Angleterre, de s'étonner de deux déluges simultanés.

Déluges et chutes de morceaux de glace sur l'Angleterre. Déluges en France. Déluge à Lausanne en Suisse, laissant les rues sous un mètre et demi d'eau. Ce n'étaient pas des pluies. C'étaient des colonnes d'eau qui déferlaient de ce que l'on disait être des trombes. Le plus étonnant des témoignages consignés permet de croire que c'étaient d'immenses poches d'eau que le ciel éventrait. L'une d'entre elles avait été observée. Ou alors c'était une espèce de gigantesque vache à eau qui flottait au-dessus des terres. On avait décrit une «vaste masse d'eau» sur Cobourg, en Ontario au Canada. Elle avait traversé la ville, retenant sa vessie, puis à moins de quatre kilomètres au sortir de la ville, le tout s'était déversé avec une telle force que les barrages entre Cobourg et le lac Ontario s'étaient effondrés. «Trombe d'eau», avait-on écrit dans le *Toronto Globe* du 3 juin.

Déversement similaire en Suisse... des récoltes et des maisons et des ponts dilués dans une vallée à Sargans. Autre déversement à Reichenbach, en Saxe. «Trombe d'eau», avait-on écrit dans le *London Times* du 6 juin.

Cette fois, on dirait bien que le poissonnier a revêtu son costume d'arroseur.

Je n'ai pas encore parlé de l'Espagne. Pour tout dire, Madrid était inondée. De nombreux édifices avaient même été endommagés par une violente averse de grêlons. Pendant ce temps, les déluges en Chine persistaient. Même chose en Australie. Idem en Argentine; les habitants d'Ayacuchio fuyaient leurs demeures; le fleuve qui mouille Buenos Aires était sorti de son lit. Les comptes rendus publiés dans le *South American Journal* du moment relatent aussi les terribles dévastations par l'eau au Brésil et en Uruguay.

L'une de ces masses d'eau qu'on ne pouvait logiquement appeler de la pluie était tombée à Chetnole, dans le comté anglais de Dorset. Des gens qui avaient entendu des bruits de grand fracas s'étaient tournés vers une colline d'où semblaient descendre des nuages en rouleaux.

Des nuages comme des ballons d'eau, de trois mètres de haut, avaient dévalé une colline, emportant le village dans ses rebonds. «L'étrange manifestation est restée longtemps inexplicable, mais il est maintenant clair qu'une trombe d'eau a éclaté sur Batcombe Hill.» C'est ce qu'a écrit Symons, chez qui il n'y avait aucune conscience des émois de la planète, pas plus qu'il ne s'en trouve dans une paire de ciseaux.

Je souligne que personne n'a confirmé qu'une trombe avait éclaté sur Batcombe Hill. Personne pour voir de trombe dans la région. Ce qui avait été observé

par des témoins, c'était que des rouleaux d'eau d'une origine mystérieuse s'étaient abattus sur les lieux, creusant des trous de près de trois mètres de profondeur par la force de l'impact. Même si le premier réflexe de Symons a été d'invoquer la trombe d'eau, il a tout de même pensé à noter que nul témoignage n'indiquait que l'eau fût salée...

Et alors, se demande-t-on, toutes ces colonnes d'eau et tous ces lacs étaient-ils des trombes? Vraiment?

Et mère Destruction de s'acoquiner avec mère Vie, remplissant toutes deux leurs pis de cataractes pour abreuver leurs veaux...

Quelle que fût la source de ces déluges, je souligne que lors des désastres de mars 1913, des neiges inhabituelles pour la saison étaient aussi tombées. Au Michigan, par exemple, il en était tombé autour du 1<sup>er</sup> juin. Tout indiquait qu'il ne s'agissait pas d'une cristallisation dans un ciel d'été, mais de l'effet d'un froid intense dans des couches plus élevées, sur des eaux venues de réservoirs d'autres planètes ou de réservoirs de Stellande, qui sait? J'ai aussi mentionné tantôt des chutes de morceaux de glace depuis des cieux anglais.

Mai 1889. Quelle que fût la source des déluges, je souligne que des météores se sont joints à la farandole. Pour parvenir à faire un lien entre les chutes d'eau et les chutes de météores, il me faudra mieux étayer mon hypothèse voulant que toute cette eau secourable provenait du Dehors. Cinq météores remarquables durant la période ont été rapportés par la revue *Monthly Weather Review*. Dans le *New York Sun* du 30 mai, un article relate l'explosion d'un météore dans le ciel du comté de Putnam, en Floride, une déflagration entendue dans un rayon de 25 kilomètres. À Madras en Inde, aux prises



avec une sécheresse « gravissime », un météore exceptionnel avait été vu dans la nuit du 4 juin (*Madras Mail*, 26 juin). En Afrique du Sud, au-dessus de terres devenues si arides qu'un troupeau de buffles avaient investi une piscine en banlieue d'Uitenhage, un météore avait explosé dans un fracas entendu à 65 kilomètres à la ronde (*Cape Argus*, 28 mai). Le 22 mai, vaste météore explosant sur Otranto, en Italie. Un météore observé le 29 mai au-dessus de l'Angleterre et de l'Irlande a été mentionné dans la revue *Nature* (40-174). Pour un compte rendu de trois autres bolides, on consultera les publications de *Nature* et de *Cosmos* (*Les mondes*, Moigno) de 1889 et de 1890. Il y avait eu notamment une survenue extraordinaire à Dunedin en Nouvelle-Zélande, à l'aube du 27 mai (*Otago Witness*, 6 juin 1889) : des grondements puissants, puis une onde de choc et une illumination du ciel... Un bolide venait de se désintégrer.

Dans certaines régions américaines, la sécheresse faisait des ravages. En Nouvelle-Orléans, l'avenir des récoltes était « cruellement hypothéqué » dans six États du Sud, aux dires du *New Orleans Daily Picayune*. Quelque vingt comptes rendus ont été publiés à ce sujet dans *Monthly Weather Review*.

Des flots de miséricorde débridée... inondant le Sud et brisant le Nord. Bris d'un barrage à Littleton, au New Hampshire. Bris d'un barrage près de Laurel, en Pennsylvanie.

Mai 1889. Et qu'en firent la science et la religion?

Je suis d'avis que les deux grands bienfaits dont jouit l'humanité, sortes de « cadeaux divins », sont la science et la religion. C'est ce que j'en ai déduit durant toutes mes recherches sur l'une comme sur l'autre : croisades

marquées de carnages, de déceptions, d'exploitations, d'hypocrisies. Leurs fonds sont si bas que les quelques avantages fournis sur leurs crêtes doivent être tout aussi grands.

Je rappelle à la mémoire du lecteur la tempête de la science médicale autour de l'appendice vermiculaire. Quand l'ablation de l'appendice a perdu en popularité, les amygdales sont soudain devenues inutiles à qui avait les moyens de se les faire enlever. On a pu lire dans les journaux: «Une famille de huit enfin soulagée de ses amygdales.» «Sauvez votre animal de compagnie, envisagez de le faire opérer des amygdales.»

Concentrez en un lieu cette mode sanglante ou cette fraude scientifique et j'imagine une boucherie comme celle survenue à Andover dans l'État de New York, en mai 1889...

Une vague tout de blanc vêtue comme un chirurgien dans sa blouse... Elle s'était jetée sur Andover dans un grand feu d'artifice, avait ouvert des fermes, avait amputé des membres. Des nuages se tenaient en renfort, prêts à donner d'autres décharges électriques pour la réanimation. Un barrage s'effondrait et un autre village sombrait dans l'agonie sur la table d'opération. Un autre barrage se rompait et ouvrait des veines... Mais les opérations étaient réussies et si des complications survenaient, on ne pouvait blâmer le chirurgien.

Le 31 mai, à Johnstown, en Pennsylvanie...

Massacre et exaltation vont souvent de pair. J'ai à l'esprit l'image de ce lac qui se déverse dans une vallée, transporté par l'extase. Sur ses crêtes enragées, il porte un symbole puissant – un bateau dont on voit le mat barré d'un poteau télégraphique comme pour en faire une croix. La ferveur emporte maisons et occupants,



Le grand désastre de la vallée de Conemaugh, en 1889.

pour les ensevelir sobrement sous les ponts. D'autres demeures sont empalées sur des clochers d'églises. Sur leurs chevaux tumultueux, des Cosaques atmosphériques envahissent des usines. À la fin, sur les versants de la vallée de Conemaugh, il ne reste plus qu'à égrener le chapelet, un cadavre à la fois.

De grandes sécheresses planétaires, des prières à de multiples dieux, et quelque chose qui offre des catastrophes en guise de réponse...

Je pense que depuis un lieu de notre existence, des masses d'eau sans précédent ont été transportées – ou téléportées – vers la Terre assoiffée...

Ou bien, dans une série d'incroyables coïncidences, des trombes d'eau se sont élevées de l'Atlantique, du Pacifique, de l'océan Indien, de l'océan Austral, de la Méditerranée, du golfe du Mexique, de la Manche, du lac Ontario, restant néanmoins toujours invisibles.

Vraiment? Il me semble que le marchand de poissons arrive au bout de son élastique.

Alors finalement, peut-être que d'un lieu de notre coquille étoilée, pas si inconcevablement loin de la Terre, deux ou trois Mississippis ont été canalisés vers une planète avide, et ont répandu les désastres de leurs bienfaits, de l'Australie jusqu'au Canada.

Environ 15 000 personnes ont péri par noyade à Johnstown, a-t-on lu dans le *Chicago Tribune* du 10 juin 1889. «Les habitants de Johnstown ont perdu la foi dans la Providence. Après la tragédie, bon nombre ont littéralement jeté leurs bibles, d'autres les ont ouvertement brûlées.»

Par Providence, j'entends une sustentation de nature organique.

Par Dieu, j'entends un Jéhovah automatique.

**On peut se procurer l'ouvrage  
*Lo! Le second livre des damnés*  
à l'une des adresses mentionnées ici :  
<http://charlesfort.biz/points-de-vente/>**